Le chap. I (18-43) évoque la représentation des comédies de Plaute au IIe siècle. Le chap. II (p. 44-62) établit une chronologie à partir de Lucilius et d'Accius jusqu'à une première édition globale à la fin du IIe siècle. Aulu-Gelle, 3, 3, 11, dans un passage célèbre, évoque même un total de 130 comédies, qui englobait peut-être d'autres auteurs (entre autres un certain Plautius ?) et comptait deux fois le cas échéant une même comédie pourvue de deux titres. La critique opéra son tri, Aelius Stilo n'en garda que 25 et Varron réduisit ce nombre à 21dans son *De comoediis Plautinis* (perdu !), tout en acceptant et citant d'autres pièces. Désormais, outre les glossateurs, les grammairiens débattront de l'authenticité des attributions et des interpolations (chap. III, p. 63-138). Les citations de Cicéron, Varron et Verrius Flaccus (chap. IV, p. 139-175), permettent quelques observations : la *Rhétorique à Hérennius* et le *De inuentione* citant le même passage (*Trin.* 23-26) remontent donc à un modèle direct latin ; les citations ne confirment pas l'idée de Leo qui postule une dégradation du texte jusqu'à Probus (chap. V, p. 176-199). Une édition collective « varronienne » est datable de la fin du règne d'Hadrien ; elle comprenait des didascalies, conservées seulement dans l'*Ambrosianus*, au IVe siècle, pour le *Pseudolus* et le *Stichus*, partiellement (chap. VI, p. 200-237). Suit la destinée du choix « varronien » jusqu'à la constitution de l'archétype (chap. VII, p. 238-292) ; le choix « varronien » est connu de Fronton, Apulée et naturellement Aulu-Gelle, mais Julius Romanus (*ap.* Charis.), au IIIe siècle, cite plusieurs fois le *Caecus*. Plaute, recommandé par les rhéteurs, souffre de ne pas être un auteur scolaire. Le commentaire de Sisenna est apparu vers 200 ; il est à l'origine de nombreuses variantes. La métrique n'est plus pratiquée que par des virtuoses : Apulée, Ausone, Sidoine et plus tard Fortunat. L'archétype est un *codex* en capitale rustique (chap. VIII, p. 293-339), décelable même dans les palatins en minuscule. Le texte est assez mêlé : gloses incorporées, variantes accessoires, fautes mécaniques (on aimerait en savoir plus !). Il a été pratiqué par Nonius. Les libraires ont fait des ravages, à cause de leurs négligences. Le rôle purificateur attribué par Leo à Probus (au Ier siècle !) ne repose sur rien. Le chap. IX (p. 340-381) est entièrement consacré à l'hiatus, généralement proscrit par les spécialistes : Ritschl, Leo, F. Skutsch. De là des corrections inacceptables. On s'étonne que les maîtres-livres de J. Soubiran sur l'hiatus et la versification dramatique ne soient pas utilisés. Quant à l'édition Ernout, si intelligente (est-ce un crime ?), elle est passée sous silence.

Ce livre fondamental à la rigueur exemplaire constitue désormais une base solide pour les éditeurs à qui il conseille un traitement plus équilibré et plus éclairé du texte transmis. On attend avec impatience de nouvelles éditions. Une importante étape a été franchie dans la philologie plautinienne.

Pierre Flobert.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

Tite-Live, *Histoire romaine*, Tome XXV, Livre XXXV, par Richard Adam : Paris, Les Belles Lettres, CUF, 2004.

La publication dans la CUF des livres conservés de Tite-Live avance (très) lentement. En admettant que le livre 24 paraisse au début de 2005, 5 livres resteront à éditer : 9, 10, 22, 30 et 34.

L'édition du livre 35 (R. Adam a déjà publié le livre 38 dans la CUF, en 1982) comporte, avant le texte, la traduction et les notes, une introduction de 98 pages : indication des sources, rapports avec Polybe (dont le livre 19 est malheureusement perdu — d'où l'appel nécessaire à des témoins indirects), Diodore, Plutarque, Appien, Dion Cassius, Justin, Eutrope, Orose et la *Periocha* du livre 35. Le livre 35 couvre les années 193 et 192 av. J.-C. Sont ensuite exposés les problèmes historiques (avec quelques pages fort utiles sur la chronologie : très bon résumé p. LV), les aspects littéraires (manque d'unité du livre, peu d'événements importants) et d'excellentes pages sur la tradition manuscrite avec un précieux stemma (p. XCI — mais manque l'indication des siècles).

La traduction est, dans l'ensemble, claire et élégante. En 35,6, *praeparati* est fort bien interprété (« mis en condition ») ; le titre de la p. 64, « La drôle de guerre d'Antiochus », est une trouvaille.

Le recenseur a relevé un certain nombre d'inexactitudes, impropriétés ou omissions : p. XX, la référence à Appien XI, 9, est inhabituelle ; celle de la note 16 (dernière ligne) n'est pas claire ; des expressions comme « le *Phil.* » ou « le *Titus* » (Plutarque) sont curieuses ; p. XXXII, les références de la l. 1 sont à corriger (30,13 en 30,12 et — milieu de page — XXXI, 3, 3-4 en XXXI, 3, 5-10) ; la note 87 de la page LXXIII n'est pas compréhensible ; p. LXXXVI (Crevier) et p. CXVIII (Crévier) ; p. XCVIII, lire « in ed. Weissenborniana ». Dans la traduction, le « nous » de 5,6 est malvenu ; 9,6 : « vouée » et non « promise » ; 12,18 : *simul* pas traduit ; 13,9 : *adnuentem* : « s'il refusait » et non « s'il résistait » ; 13,10 : *consilio* mal traduit ; 15,2 : la référence de la note 140 est fausse ; 17,2 : *inserit* ne peut pas signifier « imposer » ; 20,12 : *nauales socios* : « les marins » et non les « marins alliés » ; 26,2 (l. 3) : *satis* pas traduit ; 26,9, note 236 : « contourner tout le Péloponnèse » : très exagéré ; 30,10 : *e regione* ne signifie pas « à l'écart » : le sens habituel de *e regione* est « en face, dans la direction » ; 31,7 : *spes incisa* : non pas « l'espoir déçu », mais « l'espoir brisé » ; 32,14 : *funestum* ne signifie pas « meurtrière » ; 33,7 : la traduction de *uaticinatus* est fantaisiste (« comme s'il avait émis une prédiction ») ; 33,10 (note 272) : rapport très discutable avec Hannibal ; 34,4 : *uno die* peut fort bien être maintenu : la note 277 tente d'en justifier l'exclusion, mais la note 288 paraît accepter les deux mots ; 36,10 : la note 297 étonne : Mégalopolis, qui date de plus d'un siècle et demi, n'est pas « une ville nouvelle » ; 40,1 : *abstulere me de spatio* ne signifie pas « m'a fait perdre mon rythme », mais « m'a entraîné hors de la piste » ; 45,5 (note 355) : « une accusation de haute trahison » : très forcé ; la note 368 à 47,3 n'est pas compréhensible : elle justifie le génitif *Brachyllae*, mais, dans le texte, on trouve *Brachylli* ; 49,7 : *mansueto* n'est pas traduit : « un cochon nourri chez lui » ; en 51,5, ni *molesta* ni *aliquantum* ne sont vraiment traduits ; en 51,8 : *sine fraude* : « sans dommage », et non « sans risque ».

Quelques erreurs : 1) (note 138 à 15,1) : fâcheuse erreur ; il ne s'agit pas ici de l'Apamée de Syrie (sur l'Oronte), mais de la ville homonyme de Grande Phrygie, à l'est d'Éphèse : c'est là que fut signée en 188 la paix avec Antiochus ;

2) la note 316 est fausse : ce n'est pas Hannibal, qui descendait alors des Alpes, mais une flotte punique qui pilla Vibo ; cf. 21, 51, 4 ;

3) la note 319 à 40,5 étonne en déclarant que les Bruttiens étaient un « peuple italique mal connu » : ils sont constamment cités dans la 3e décade !

La présente dans la traduction (36,17) et la note 15 à 9,3 de deux verbes « rattrouper » et « conscrire », qui n'existent pas en français, surprend le lecteur : barbarismes ou régionalismes ?

Les cartes sont fort utiles, mais comportent beaucoup d'omissions : Vibo ? Apamée ?, etc.

En dépit de nombreuses imperfections, en général mineures, cet ouvrage peut, une fois celles-ci corrigées, constituer une très bonne édition.

P. Jal.

Gargilius Martialis, *Les Remèdes tirés des légumes et des fruits*, texte établi, traduit et commenté par B. Maire (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2002, CXX-241 pages dont 79 doubles.

L'édition critique et la traduction française des *Remèdes tirés des légumes et des fruits* de Gargilius, que présente B. Maire, sont à l'évidence d'un intérêt considérable, étant donné que la dernière édition critique de cet ouvrage remonte à Valentin Rose (Teubner, Leipzig, 1875), et qu'il n'en existait pas de traduction française.

Dans une riche introduction, B. Maire fait le point sur l'état des recherches gargiliennes et notamment sur la controverse concernant l'identité de l'auteur : résumant fort clairement la question, elle prend parti pour la thèse qui attribue à un même Gargilius des activités littéraires et militaires, et réunit sur lui toutes les indications biographiques que fournissent les sources épigraphiques et littéraires. Elle fait ensuite une mise au point claire et utile sur les ouvrages et fragments attribués à Gargilius, et par une analyse méthodique des arguments des différents chercheurs, des sources littéraires et des traits stylistiques, en écarte certains (biographie d'Alexandre Sévère et deux fragments, l'un sur les herbes et les fruits, le second sur les fruits), laisse la question ouverte pour d'autres (le *De herbis femininis* attribué au Pseudo-Dioscoride et le *Curae boum*), et admet l'authenticité des traités techniques que sont le *De Hortis* et les *Medicinae ex holeribus et pomis*, vraisemblablement les deux parties d'une œuvre traitant des mêmes herbes potagères, plantes et fruits dans un but différent (culture pour le *De Hortis*, utilisation thérapeutique pour les *Medicinae*).

L'auteur établit ensuite rapidement les principes de l'édition, expliquant son choix d'établir un apparat critique de type négatif par l'impossibilité de classer les nombreux témoins de la tradition manuscrite (14) selon le principe des fautes séparatives. On peut le regretter, au double motif que la lecture de cet apparat n'est pas aisée, et que l'apparat critique de type positif est de règle dans la Collection des Universités de France. Mais il est vrai que la tâche était difficile. Par ailleurs, l'absence d'un *Index rerum et nominum*, bien utile dans ce type d'ouvrage, est justifiée par la publication d'une concordance lemmatisée du *De hortis* et *des Medicinae*, établie par l'auteur et parue chez Olms.

La deuxième partie de l'introduction est consacrée à la structure des *Medicinae*, à la langue et au style de l'ouvrage, à ses sources, à son public et à sa postérité. L'ouvrage, qui est composé de soixante chapitres divisés en deux parties (1-39 *de holeribus*, 40-60 *de pomis*), se distingue par l'absence d'une préface, pourtant fréquente dans ce genre d'ouvrage, mais après une analyse comparative détaillée des *incipit* et *explicit* des différents manuscrits, B. Maire conclut à l'inexistence très vraisemblable d'une telle préface, dont on aurait pu attribuer l'absence aux aléas de la transmission des textes. L'étude du style, menée avec finesse, s'appuie sur des analyses détaillées et convaincantes qui mettent en évidence la recherche de *uariatio* (poétismes, technicismes, métaphores, vulgarismes, hellénismes) témoignant des efforts stylistiques de Gargilius. D'autre part, l'intérêt que présente l'ouvrage pour tout ce qui touche à la constitution d'un lexique pharmacologique proprement latin est fort bien montré, et les comparaisons avec les créations

lexicales qui apparaissent dans d'autres ouvrages médicaux latins sont à la fois pertinentes et suggestives. Les sources de l'ouvrage, essentiellement l'*Histoire naturelle* de Pline, la *Materia medica* de Dioscoride, l'œuvre de Galien et, dans une moindre part, les médecins grecs ainsi que l'expérience personnelle de Gargilius et la tradition populaire, sont bien identifiées, et les questions posées par leur utilisation ne sont pas éludées. Comme le montre bien B. Maire, si Gargilius compile fidèlement ses sources, il veille aussi à leur mise en forme littéraire, et cherche à les adapter à son projet de présenter un traité pratique de thérapeutique, accessible à un public de profanes. Aussi voit-elle à juste titre dans la large part accordée à la médecine populaire et aux pratiques magiques un choix délibéré de l'auteur de mettre son traité à la portée du plus grand nombre. Quant à la postérité de l'œuvre, malgré les quelques attestations que l'on peut en trouver, elle est difficile à cerner en raison de l'ampleur du corpus des textes de phytothérapie et de la difficulté à identifier si les reprises éventuelles relèvent des *Medicinae* ou de leur source principale, l'*Histoire naturelle* de Pline.

L'étude des manuscrits, sur lesquels se base cette nouvelle édition, et la présentation des précédentes éditions de l'ouvrage sont menées dans la troisième partie de l'introduction. Pour les quatorze témoins de la tradition manuscrite, (dix de plus que dans l'édition de Rose, l'un d'entre eux (W), identifié par K.-D. Fischer, étant utilisé ici pour la première fois), l'éditeur publie non pas un *stemma codicum* traditionnel, dont elle souligne la difficulté d'établissement, étant donné que les fautes communes à plusieurs manuscrits ne permettent pas dans la plupart des cas de remonter à un ancêtre commun, mais une représentation graphique des corrélations entre les différents manuscrits, établie par ordinateur, et qui prend en compte toutes les leçons fautives apparaissant dans chaque manuscrit, (excepté pour trois d'entre eux qui ne présentent qu'une partie du texte). Cette représentation, qui fait apparaître deux grandes familles, est suivie d'une description par ordre chronologique de chacun des manuscrits et de leurs principales caractéristiques, ainsi que des trois éditions précédentes. Un premier tableau comparatif répertorie les lacunes et les ajouts des manuscrits les uns par rapport aux autres ; il est suivi d'un second tableau qui présente une liste comparative des *tituli* qui précèdent le texte des *Medicinae*. Deux *Annexes* enfin regroupent, pour la première, les attestations concernant Gargilius (épigraphiques, littéraires et la seule indication autobiographique des *Medicinae*), pour la seconde les attestations marginales de l'édition Torinus.

Le texte est établi avec rigueur : les difficultés sont signalées et les conjectures des précédents éditeurs soigneusement analysées, avant d'être retenues ou repoussées. Du reste, la recension des manuscrits, beaucoup plus complète dans cette édition, permet d'apporter des améliorations certaines au texte de Gargilius. Quant aux quelques conjectures que B. Maire propose, elles sont habiles et convaincantes. La richesse de l'apparat critique et des *testimonia* fait bien mesurer la difficulté et l'ampleur de la tâche réalisée. On peut souligner la qualité de la traduction française, à la fois fidèle et agréable à lire, qui rend justice aux qualités de Gargilius vantées dans l'introduction. La partie des notes complémentaires est riche et fouillée : à côté de notes critiques détaillées justifiant le choix des leçons adoptées, l'éditeur donne toutes les informations utiles au lecteur pour éclairer le texte dans ses aspects historiques et techniques. En outre, la comparaison menée dans le commentaire lexical avec d'autres ouvrages médicaux de l'Antiquité permet de mieux apprécier la place que tient Gargilius dans la tradition médicale.

La bibliographie, très riche, est suivie de compléments à l'apparat critique qui signalent des particularités de transmission de certains manuscrits que l'éditeur ne considère pas comme directement utiles à l'établissement du texte. Trois *indices*,

un index des auteurs anciens cités dans les *fontes*, un autre des auteurs anciens cités dans l'introduction, l'édition et le commentaire, un index enfin des mots grecs viennent compléter l'ouvrage.

Avec cette nouvelle édition, B. Maire offre à la Collection des Universités de France, aux chercheurs et aux lecteurs qui s'intéressent au domaine de la médecine antique de langue latine un volume d'une grande qualité.

Joëlle Jouanna-Bouchet.

Ammien Marcellin, *Histoires*, tome VI (livres XXIX-XXXI et index général), texte introduit, établi et traduit par Guy Sabbah, et annoté par Laurent Angliviel de la Baumelle (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1999, LXVI et 371 pages (dont 158 doubles).

Des aléas divers ont retardé à l'excès la recension dans ces colonnes du dernier tome de l'édition d'Ammien Marcellin dans la CUF. Avec ce fort volume s'achèvent pourtant plus de trente ans de labeur, une entreprise initiée par É. Galletier, et dont J. Fontaine fut ensuite le maître d'œuvre. Mais c'était à G. Sabbah qu'il revenait de la mener à terme, après un long compagnonnage avec l'historien — depuis le tome second de cette édition, publié en 1970, et sa thèse décisive sur *La méthode d'Ammien Marcellin* (1978). L'acuité des commentaires présentés dans l'introduction, la qualité des choix opérés pour les passages problématiques (soigneusement signalés dans l'index alphabétique du tome par des lemmes avec astérisque), la force de la traduction doivent beaucoup à l'*empathie* très sensible entre le chercheur et son auteur. Jointe à une rigueur philologique qui la préserve de l'impressionnisme critique, cette approche, dont on connaît la fécondité dans l'étude des littératures modernes, trouve ici une remarquable illustration dans le domaine antique.

Les principes d'édition de ce volume sont ceux qui ont prévalu pour l'ensemble des tomes d'Ammien dans la CUF — principes que G. Sabbah avait lui-même contribué à définir. Rappelons, dans ses grandes lignes, l'état de la tradition des *Res gestae* pour lesquelles il n'existe qu'un seul témoignage indirect et ponctuel — chez Priscien ; un unique manuscrit carolingien survivant, indiscutablement médiocre, le *Fuldensis* (*Vat. Lat.* 1873 ou *V*) ; quelques feuillets retrouvés (certains contiennent des fragments du livre 30) de sa source, le *Hersfeldensis*, utilisé — mais dans quelle mesure ? — par l'édition de Gelenius (1533), avant d'être dilacéré. De plus, les trois derniers livres d'Ammien présentent des difficultés particulières : désordre du livre 29 dans le manuscrit *V*, disparition dans ce même manuscrit d'un important fragment du livre 31 — heureusement accessible dans des copies humanistes —, absence de ce livre ultime et de la fin du livre 30 dans l'édition de Gelenius... Dans ces conditions, et sans aller jusqu'à une édition diplomatique, G. Sabbah a élaboré un apparat critique sélectif mais riche, signalant en particulier à peu près toutes les leçons du manuscrit de base.

De fait, pour un texte d'abord difficile et d'établissement délicat comme celui d'Ammien, les choix de l'éditeur ne sont jamais que vraisemblables ; mais, dans sa modestie, ce parti pris semble le plus crédible et le plus fécond. L'essentiel du débat porte sur le crédit à accorder à *V*. Or les éditions philologiques modernes des *Res gestae* ne partent pas, sur ce point, des mêmes prémisses. La première, celle de C. Clark (1910-15), marqua un tournant dans les études sur Ammien, mais apportait au texte de *V*, même lorsqu'il était intelligible, nombre de modifications de détail, qui ramenaient vers la norme classique un latin encore senti comme tératologique,

et pliaient les clausules d'Ammien aux règles d'un *cursus* accentuel reconstitué *a posteriori*. L'édition Loeb de J. Rolfe en 1935-39 en est dérivée, et n'en modifie pas les perspectives, qu'elle accentuerait plutôt. Par la suite, W. Seyfarth donna une nouvelle édition en deux versions successives, la première en 1968-71, avec une traduction allemande, la seconde, unilingue, chez Teubner, en 1978. Cet éditeur avait voulu revenir aux leçons de *V* ou, à défaut, de l'édition de Gelenius — et de plus en plus nettement de la première à la seconde de ses versions. Mais, comme cette dernière n'était plus soumise à la contrainte de la traduction, il est arrivé à W. Seyfarth d'accueillir des leçons *a priori* inintelligibles, ou dont le sens restait, faute de notes, le secret de l'éditeur. Ce fait a nui à la réputation, déjà fragile, du manuscrit *V* auprès des utilisateurs d'Ammien. Pendant longtemps, et peut-être encore aujourd'hui, cet auteur a surtout intéressé des historiens, qui consultent une *source* plutôt qu'une œuvre littéraire, et se satisfont plus aisément d'une correction claire — fût-elle drastique — que du maintien d'un texte obscur.

Contemporaine de celle de W. Seyfarth (au moins dans ses débuts), l'édition de la CUF prônait elle aussi un retour à la tradition manuscrite, directe (*V*) et indirecte (Gelenius), mais en ne retenant rien qui ne fût traduisible. Par ailleurs, l'entreprise a bénéficié de sa lenteur même — qui fut aussi mûrissement — et, de plus en plus fortement au fil des tomes successifs, les éditeurs ont proposé, pour les leçons retenues, non seulement des justifications paléographiques ou linguistiques, mais aussi proprement littéraires — à travers des rapprochements internes aux *Res gestae*, ou des comparaisons avec des auteurs antérieurs, sources ou références culturelles d'Ammien. En définitive, le texte de la CUF, désormais assez éloigné de celui de C. Clark et bien plus voisin de celui de W. Seyfarth, est le plus proche des sources de base — ce qui semble prouver à la fois la qualité de la méthode retenue et, somme toute, la relative fiabilité de *V*. Ainsi, à une quinzaine de reprises dans les livres 29-31, G. Sabbah se démarque-t-il de ses prédécesseurs pour revenir au texte de *V* (ou, plus souvent, au consensus de *V* et de l'édition Gelenius), quelquefois au prix d'une correction minime. Ces restaurations sont toujours argumentées en note, avec précision et subtilité. Signalons en particulier, pour leur intérêt littéraire ou culturel, les retours au manuscrit en 29,1,32 (l'identification de Théodose comme successeur de Valens, au cours d'une séance de spiritisme, reste implicite dans le texte d'Ammien), 31,5,13 (où la leçon *pessum concitas* sauvegarde la métaphore de l'inondation — ou du raz de marée — filée tout au long du dernier livre à propos de l'invasion gothique), et 31,2,24, où une correction économique *feminae* (*V* a *femineas*), au lieu du *uimineas* des autres éditeurs, modifie assez profondément la description d'un rituel hunnique de divination par les baguettes végétales. Assurément, le manuscrit *V* présente aussi nombre de difficultés, de passages irrémédiablement corrompus ou manifestement erronés, qu'il est nécessaire de corriger. G. Sabbah marque alors une certaine prédilection pour les conjectures humanistes et classiques, souvent plus prudentes que les corrections des philologues ultérieurs — de Clark, en particulier. Il propose assez rarement une leçon absolument nouvelle, comme en 29,2,19, 29,5,48, et en 31,1,4, dans la série des présages du désastre d'Andrinople, où *uaga aquila* me paraît résoudre définitivement la difficulté créée par le *uagula* de *V*.

L'ample introduction (52 pages) montre à la fois les liens étroits de ces trois livres avec le reste des *Res gestae* et leurs spécificités. L'étude de la composition met bien en valeur la différence entre les deux premiers livres — où se perpétue l'alternance de sections narratives pluriannuelles unifiées par leur thématique et leur contexte géographique — et le dernier, où se manifeste un double processus de concentration dans l'espace et de ralentissement chronologique, jusqu'à une sorte de « focalisation » sur le désastre d'Andrinople. G. Sabbah insiste sur la

parfaite adéquation des intentions de l'auteur, telles que l'on peut les dégager de l'orientation de sa narration, et des moyens stylistiques mis en œuvre. L'interprétation des événements comme un moment clé de l'affrontement de *Roma aeterna* et de la barbarie — comme une crise de l'ordre du monde, la *temporum rabies* (31,10,1) où la montée de l'injustice et de la cruauté dans l'Empire trouve sa rétribution dans la violence qui lui est infligée de l'extérieur — commande dans ces livres, où Ammien semble radicaliser ses choix esthétiques, une « atmosphère crépusculaire » d'angoisse et de violence, poussée jusqu'à l'horreur. C'est cette ambiance générale qui porte G. Sabbah à situer la publication des derniers livres des *Res gestae* en 394, ou plutôt 395 — en une époque troublée d'usurpation, de guerre civile, où se confirme tout le poids de la présence gothique dans l'Empire. Cette datation est certes celle de la majorité des commentateurs (dont R. Syme), mais l'argumentation, extrêmement fouillée, est ici à peu près entièrement déduite des caractères *littéraires* de l'œuvre, de l'organisation et de la présentation du matériau narratif. Cependant, cette défense renouvelée sur des critères internes de la datation basse ne me convainc pas absolument, car il faut alors supposer une extrême réactivité à la conjoncture la plus immédiate chez l'auteur des *Res gestae* — ce qui est n'est pas assuré, et peut-être même malaisément compatible avec la fermeté et la pérennité de ses options idéologiques, historiographiques et esthétiques tout au long de son œuvre. Par ailleurs, la thèse d'un achèvement en 390 ou très peu après mériterait sans doute plus qu'un bref rejet (p. XXXV et n. 98 *ad loc.*) de l'argumentation *e silentio* (d'ailleurs reprise sous une autre forme par G. Sabbah lui-même au bas de la même page, pour rendre compte du mutisme d'Ammien sur certains faits des années 392-95 !). En effet, J. Matthews, qui lui a donné sa forme la plus achevée dans sa somme sur Ammien, la présente avec plus de force en relevant, non seulement « l'absence [...] de référence explicite à des faits postérieurs » à cette date, mais surtout le nombre assez élevé de mentions de faits des années 388-90, réparties au fil du texte comme les fruits d'une ultime révision d'ensemble avant publication. Le débat reste ouvert et sans doute insoluble...

En dehors des développements proprement philologiques, L. Angliviel de la Baumelle a pris en charge l'abondante (134 pages) et dense annotation, très précise, et qui apporte les informations historiques, prosopographiques et culturelles indispensables à une lecture approfondie de ce final de l'œuvre d'Ammien. On y trouvera aussi une très riche bibliographie, dont seuls les titres les plus importants sont rassemblés aux p. LIX-LXIII (mais l'index thématique des notes, p. 295-301, en facilite beaucoup la consultation ponctuelle). Enfin, juste avant deux cartes des principaux théâtres d'opération (malheureusement non dépliables, contrairement à celles des tomes précédents), un index général des noms propres de toute la part conservée des *Res gestae* vient clore majestueusement (65 pages) le volume, et l'ensemble d'une édition de haute et constante valeur, qui fera référence pendant longtemps dans le domaine francophone. *Scribant reliqua potiores...* Puisse-t-elle susciter quelques vocations !

Lionel Mary.

Macrobe, *Commentaire au Songe de Scipion*, livre II, texte établi, traduit et commenté par Mireille Armisen-Marchetti (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2003, 235 pages dont 85 doubles.

On ne peut que louer une fois de plus — pour ce second tome (pour le premier, cf. notre c.r. dans *R.É.L.*, 79, 2001, p. 253-255) — la rigueur et la précision du

travail de l'éditrice, M. Armisen-Marchetti. Pas de coquilles, sinon un léger déplacement, ici et là, de la pagination pour des rappels de notes : ex. p. 145 n. 178, réf. à n. 181, p. 147 et non 146 ; de même p. 164 pour la note 231 p. 165-167 (et non 164-167), p. 168 pour la note 237 p. 169 (et non 168-169), p. 200 pour la note 367 p. 200 (et non 199-200) et p. 202 n. 365 p. 199-200 (et non 199).

Comme le texte latin du second livre du *Commentaire au Songe de Scipion* est beaucoup plus court que celui du premier, il a été loisible à M. Armisen-Marchetti d'offrir des notes beaucoup plus développées, qui s'étendent sur 120 pages pour 85 pages de texte. Pour ce livre consacré à l'harmonie des sphères, à la géographie, à l'astronomie et à la « psychologie » (c'est-à-dire à l'étude de l'âme), certaines de ces notes constituent de véritables *status quaestionis* qui dépassent largement une simple visée explicative : c'est le cas des notes 97 (p. 120-121) sur l'insularité du monde habité, n. 131 (p. 132-134) sur les antéciens, n. 137 (p. 134-135) sur les ceintures célestes et n. 141 (p. 135-136) sur leurs homologues terrestres, n. 146 (p. 146-147) sur le flux et le reflux de la mer, n. 195 (p. 151-153) sur le mythe des âges, n. 209 (p. 157-159) et 231 (p. 165-167) sur la Grande Année ou année universelle, n. 276 (p. 182-184) sur la position d'Aristote à propos de la théorie platonicienne de l'âme automotrice, et enfin n. 382 (p. 204-205) et 384 (p. 206-207) sur les trois parties de la philosophie. Nous y reviendrons.

M. Armisen-Marchetti profite également de ce second tome pour consacrer quelques notes à commenter l'établissement de son texte (n. 266, 268). Concernant le texte cicéronien, l'étude des variantes par rapport à la tradition textuelle de la *République* VI tient compte de l'étude de R. Caldini Montanari (*Tradizione medievale ed edizione critica del* Somnium Scipionis, Firenze, 2002), qu'elle n'a pu utiliser pour le premier livre paru en 2000 (cf. n. 3, mais aussi n. 91, 92, 221, 238) : les différences témoignent peut-être tout simplement d'un état de la transmission propre à l'époque de Macrobe.

De même, les notes 110, 145 et 184 sont consacrées aux dessins : or, pour le schéma 1 (Ceintures terrestres), les manuscrits E^1, A et N présentent les mêmes inversions. De même, pour le schéma 3 (Carte de l'Océan et des régions habitées), le modèle suivi par M. Armisen-Marchetti est celui du manuscrit H qui, pour le livre II, appartient à la même branche que X (cf. t. I, Introduction, p. lxxxvii) et présente, comme son homologue, les mêmes localisations des Orcades, de l'Italie, de la mer Caspienne, de la mer Rouge et de la mer Indienne. Il aurait donc été intéressant, pour confirmer le stemma, de prendre en compte également la tradition graphique.

D'autre part, les différences notées entre les données, par exemple à propos des distances interplanétaires (cf. II, 3, 13-14 et I, 19, 3-5) témoignent moins, à notre avis, d'une « visée différente de l'auteur » (n. 74 p. 111) que (peut-être) de l'utilisation d'une source différente pour le livre II. Quelques autres remarques sur le contenu des notes : dans un ensemble généralement précis et éclairant, signalons une remarque pour le moins ambiguë : « ... ce méridien, pour nous qui regardons la figure de l'extérieur, joue le rôle de l'horizon » (n. 139, p. 135), car l'horizon, quelle que soit la position de l'observateur, correspond à un tracé horizontal et le méridien à un cercle vertical. Plus loin (n. 180), à propos de la théorie des marées, l'opposition à l'astrologie n'impliquait pas, dans l'Antiquité, une position aussi tranchée qu'aujourd'hui : ainsi de Pline qui refuse expressément et catégoriquement la divination astrale mais admet par ailleurs l'influence de certains astres sur la Terre (cf. *NH* 18, 278). Le savoir scientifique véhiculé par Macrobe est assurément un savoir largement vulgarisé, parfois dépassé, relevant d'une tradition doxographique liée à l'enseignement, comme le constate M. Armisen-Marchetti à propos de la représentation géographique de la mer Caspienne comme une mer fermée : « une

fois de plus, Macrobe ne suit pas le dernier cri scientifique » (n. 182, p. 147). Ce savoir, au demeurant, ne vaut que par rapport à un certain type d'enseignement : dans la division finale de la philosophie en trois parties — éthique, physique et logique —, tout ce qui ressortit à la physique rejoint en effet le domaine scientifique ou, plus exactement, « mathématique » qu'exploite spécialement Macrobe dans son commentaire. Si ce domaine est, initialement, propre à l'enseignement du platonisme, il est vrai également que les frontières entre les différentes écoles philosophiques tendent à s'effacer pour aboutir à une sorte de *koinè* philosophique propre à la période tardive, et qui devient de fait « un bien commun au platonisme et au stoïcisme » (n. 382 p. 205).

Concernant la traduction enfin, elle est en général précise et élégante, offrant parfois un sens affaibli par rapport au latin, comme (1, 14) *inuenti sunt* « il s'en trouva... », (5, 8) *(cetera erunt) intellectui proniora* « (le reste) tombera mieux sous le sens », (7, 16) *turbauit uerum* « de façon brouillonne ». Un point particulier aurait sans doute mérité un commentaire, voire une étude comparative : c'est la traduction de passages platoniciens, en particulier en 2, 15 où Macrobe traduit de façon erronée le ἀπὸ παντός de *Tim.* 35B par *ex omni fermento* (cf. Cicéron *Tim.* 22 *ex toto*, et Calcidius, Waszink 27, 18-19, *ex uniuerso*).

C'est en tout cas un texte important, voire essentiel, qui est ainsi mis à la disposition des latinistes, mais aussi des historiens des idées, car son grand nombre de manuscrits — quelque 230 (cf. Introduction p. LXXII) — témoigne de l'influence durable d'un texte et d'un auteur (trop souvent critiqué aujourd'hui comme le remarque M. Armisen-Marchetti, n. 276 p. 182) dans la formation des élites intellectuelles, aussi longtemps que la formation philosophique est restée associée à une certaine culture scientifique, certes très générale, très vulgarisée, mais réelle, et dont on ne prend pas assez la mesure aujourd'hui.

Béatrice Bakhouche.

Venance Fortunat, *Poèmes*, Tome III, Livres IX-XI, Appendice, *In laudem sanctae Mariae*, texte établi et traduit par Marc Reydellet (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2004, 215 pages (dont 172 doubles).

Dix ans seulement après son Tome I, et six après le Tome II, voici que M. Reydellet nous livre, infatigable, le Tome III et dernier des *Poèmes* de Venance Fortunat ; avec la *Vie de saint Martin* versifiée par le même poète, et éditée par S. Quesnel en 1996, s'achève donc, non sans une louable rapidité en face de textes difficiles, la publication dans la C.U.F. des œuvres de ce « premier des troubadours », comme on l'a souvent désigné, mort au début du VII^e^ siècle. Ici, point d'introduction : tout a déjà été dit dans le Tome I, et nous renvoyons à ce qui a été écrit des deux premiers volumes de cette série dans la présente revue par J.-L. Charlet et par nous-même.

On ne trouvera donc dans ce dernier volume que le texte, établi (à ce sujet, voir les comptes rendus évoqués plus haut ; on aimerait un récapitulatif des conjectures personnelles) et traduit, des livres IX à XI des *Carmina*, de l'Appendice retrouvé au XIX^e^ siècle, et de l'*In laudem sanctae Mariae*, tenu pour authentique par M. Reydellet (p. 165, n. 1), malgré les réserves d'un Fr. Leo hypercritique ; leurs sujets et leurs tons, leurs destinataires et leurs dates sont des plus variés, et quelque 45 pages de prose théologique s'y mêlent, en ouverture des livres X et XI. Le tout est suivi de 18 pages de notes complémentaires en petits caractères, avec cette

double répartition des notes en bas de page et en fin de volume que la C.U.F. ferait bien, pour la commodité du lecteur, de ne pas perpétuer, quitte à perdre un peu d'espace (on pourrait alors agrandir le corps de la traduction, forcément plus profuse que ne l'est le latin). Viennent enfin 16 pages d'index précieux (*personarum / gentium et locorum*) qui couvrent les trois volumes, en indiquant, s'il y a lieu, les variantes orthographiques (*Mosella / Musella*, etc.).

Ces textes fort tardifs, redisons-le, sont souvent difficiles, surtout dans les parties descriptives. On n'en louera que davantage la traduction de M. Reydellet, qui se signale, comme dans les volumes précédents, par la précision, l'aisance et l'élégance (comme le manifeste avec éclat la traduction des strophes sapphiques de IX, 7 par trois alexandrins et un hexasyllabe de fort bonne venue ; un seul regret, la présence au v. 23 d'un « c'est clair » à la mode du temps, qui détonne un peu ici) ; le vouvoiement adopté envers les grands et envers Dieu correspond bien à la recherche de l'expression chez Fortunat. Discutant souvent les résultats de ses prédécesseurs Ch. Nisard et J. George, dans ses notes, M. Reydellet n'hésite pas à avouer ses hésitations (par exemple, p. 11, n. 19, au sujet d'*illo* (sc. *campo*), en IX, 1, 77 — qui désigne peut-être le pays de Frisons et des Suèves, où Chilpéric est réputé, au vers 75, avoir porté ses victoires, même si l'on trouve, aux v. 73-75, un généreux catalogue de peuples vaincus de type épico-panégyrique, dans lequel il ne faut pas toujours chercher une stricte vérité historique : voir COR. *Ioh.* 2, 382-383, et notre comm. dans *Berbères ou barbares ?*, p. 236 *sqq.*, ainsi que les titulaires impériales tardives) ; à propos de X, 1, il signale en notes (p . 184-185) qu'il s'agit là de la première traduction de ce commentaire au *Pater*, un texte « difficile » et « corrompu » qui rend le « travail peu aisé » — aussi pourra-t-on toujours discuter telle interprétation de détail, tel ce *paucis* de la p. 40, § 2, qui pourrait se comprendre aussi « en peu de mots », comme le signale la n. 4, ce qui peut sembler préférable dans le cadre d'une topique liminaire de brièveté affectée à laquelle la longueur réelle du propos consécutif ne fait pas obstacle en soi —. Partout se manifeste une connaissance précieuse du latin tardif et de l'usage fortunatien, par exemple en IX, 1, 91 avec la traduction de *iubeto* par « daignez », qui permet d'éviter une correction inutile du texte transmis. Au total, les défaillances sont minimes : pourquoi le présent pour rendre *tulit* en IX, 4, 10 ? En X, 6, 124, *quoque ligna* ne semble pas traduit... Bref, des broutilles.

Cette belle et bonne traduction est équipée de notes, plutôt que d'un commentaire au sens propre. Sans doute s'agit-il d'abord de gagner de la place ; mais il faut se garder d'être trop elliptique, en signalant par exemple à la p. 8, n. 2, un parallèle avec HOR. *Carm.* I, 1, 1 sans en donner le texte — même si le fameux *Maecenas atauis edite regibus* est sans doute présent à la mémoire de la majorité des lecteurs ! Ces notes sont, la plupart du temps, factuelles : on y trouve de la critique textuelle, des justifications interprétatives, des éclaircissements historiques, géographiques ou prosopographiques, toujours précieux, voire indispensables. La dimension littéraire des textes est en revanche moins bien mise en valeur, et certaines références seraient parfois les bienvenues à titre de complément : dans le poème IX, 1 pourrait ainsi être manifestée la présence de topiques de l'éloge royal et du miroir des princes, au v. 80 se percevoir un écho éventuel au psaume 23 (24), 7 et 9, *attollite portas, principes, uestras, et eleuamini, portae aeternales*, et dans l'adjectif *serena* du v. 122 se lire un renvoi à la *galênê* du portrait impérial tardif, transférée ici de façon significative à Frédégonde la « barbare ». Dans le poème suivant, l'image du hoyau de Caïn (*sarcula*, en IX, 2, 14) ajoute peut-être, à un écho biblique signalé, une réminiscence de PRVD. *Ham. Praef.* 16, dans le cadre d'une même réflexion sur le péché originel ; le v. 122 semble bien proche du fameux épiphonème de Virgile à Marcellus défunt en *Aen.* n. 6, 883-884, tandis que

l'ensemble du texte se signale par une réorientation chrétienne, par le moyen privilégié des *exempla* bibliques, mais aussi par la réflexion sur le baptême aux v. 115-116, des topiques consolatoires. On attendrait, dans le même ordre de remarques, des parallèles horaciens systématiques pour la belle ode sapphique de IX, 7, une allusion aux œuvres de miséricorde de Mt 25, 35 *sqq*. en IX, 9, 19 *sqq*. (à un évêque), ou à d'autres exégèses, antiques (Tertullien, Cyprien) et contemporaines (M. Philonenko), du *Pater* dans la n. 1 de X, 1, une comparaison suivie, ou au moins liminaire, pour le traitement de la matière martinienne en X, 6 et dans la *Vie de saint Martin* épique éditée dans la même collection, quelques réflexions sur l'élaboration littéraire de X, 9 (la *retractatio*, virgilienne surtout, est ici capitale ; le dialogue avec Ausone, quoi qu'en dise la n. 150 de la p. 83, et le symbolisme du paysage ne comptent pas moins ; voir la thèse récente, à paraître aux « Études augustiniennes », de J. Soler sur la littérature de voyage dans la latinité tardive, et plus modestement un bref essai de l'auteur de ces lignes donné aux Mélanges Ch.-M.Ternes en cours d'élaboration), une lecture d'Appendice 1 comme une sorte d'héroïde chrétienne convertissant les traditions tragique et élégiaque, ou de l'*In laudem sanctae Mariae* comme une forme chrétienne (noter la médiation de Dieu entre l'auteur et le destinataire), à la gloire de la plus grande des saintes, du panégyrique épique en distiques élégiaques pratiqué par Fortunat en l'honneur de tant de puissants, laïcs ou ecclésiastiques...

Mais ce ne sont là que des suggestions, elles-mêmes sujettes à discussion : rien d'essentiel ne manque à ces notes sobres, et si l'imprimeur a fait preuve, ici ou là, de quelque négligence (la ponctuation, parfois insuffisante ou incongrue, est à revoir ; les espaces requis avant ou après certains signes font défaut ; tel signe de ponctuation apparaît en début de ligne, etc.), les coquilles sont rares. Au total, on ne saurait conclure ce compte rendu que par une manifestation de sincère admiration et de profonde gratitude à M. Reydellet pour avoir si bien et si promptement servi l'œuvre et la cause d'un poète qu'il affectionne visiblement, et que ses trois volumes feront, on l'espère ardemment, découvrir et aimer, sous la houlette d'un guide très sûr, à de nombreux lecteurs que son latin pouvait dérouter jusqu'ici.

Vincent Zarini.

Auteurs Latins du Moyen Âge.

Isidorvs Hispalensis, *Etymologiae XIII*, edizione, traduzione e commento a cura di G. Gasparotto, *Auteurs Latins du Moyen Âge* : Paris, Les Belles Lettres, 2004, 183 pages.

La nouvelle édition des *Étymologies* d'Isidore de Séville, publiée dans la collection *Auteurs Latins du Moyen Âge* (petite sœur de la célèbre *Collection des Universités de France*, puisqu'elle est aussi patronnée par l'Association Guillaume Budé), semblait marquer le pas : après quatre volumes édités entre 1983 et 1986 (*Etymologiae* II, IX, XII et XVII : cf. c. r. du t. II dans la *R.É.L.*, 62, 1984, p. 454-457), il a fallu attendre 1995 pour que paraisse le livre XIX. Voici maintenant le livre XIII, et il semble que cette édition collective ait retrouvé un bon rythme puisque le livre III est annoncé pour bientôt. Rappelons les principes de cet ambitieux projet : une édition entreprise à nouveau frais, qui doit remplacer celle de W. M. Lindsay (Oxford, 1911) ; et une introduction, une traduction et un commentaire, qui ne sont pas nécessairement en français (ici ils sont en italien).

Le livre XIII décrit le « monde », tel du moins qu'Isidore le définit dès la première phrase : *Mundus est caelum et terra, mare et quae in eis opera Dei*. Il comporte donc quatre grandes parties, d'inégale longueur : l'univers et sa constitution (c. 1-3), le ciel (c. 4-6), les phénomènes météorologiques (c. 7-11), et les eaux, notamment les mers et les fleuves (c. 12-22).

L'édition de G. Gasparotto apporte un nombre de modifications non négligeables à celle de W. M. Lindsay, dont certaines sont importantes et semblent convaincantes (notamment *in quid* en 1, 2 ; *peruium* en 16, 4 ; et *βαθύ* en 21, 34). On peut néanmoins exprimer des réserves vis-à-vis de la tendance trop « normalisatrice » de l'éditeur : en 18, 6, par exemple, il choisit de modifier la leçon offerte par tous les manuscrits, *haec*, en *hae*, car il s'agit d'un féminin pluriel ; mais c'est ignorer que la forme *haec* est attestée aussi pour le féminin (chez Isidore, cf. *Nat*. 26, 6 ou *Etym*. XVIII, 2, 8). Il arrive parfois qu'Isidore masculinise des substantifs neutres, et il n'est pas rare que les deux formes, masculine et neutre, coexistent, parfois même à quelques lignes d'intervalle (par exemple, *scutus* et *scutum* dans *Etym*. XVIII, 12, 1-2 ; ou *balteus* et *balteum* dans *Etym*. XIX, 33, 2) : dans le livre XIII, il n'était donc nullement besoin de corriger le texte des mss. *iste... Mediterraneus* en *istud... Mediterraneum* (16, 1) ; *pelagus... Gallicus... Africus... dictus* en *pelagus... Gallicum... Africum... dictum* (16, 9) ; ou *fretus* en *fretum* (18, 1). De même pour la morphologie verbale : la présence de la forme attendue *miscetur* en 19, 2 n'obligeait nullement à changer, en 19, 1, *miscuntur* en *miscentur*, variante attestée par un seul ms. (du reste, on trouve aussi *miscitur* dans *Etym*. XIX, 17, 12). Par ailleurs, minuscule détail, il faut corriger une coquille en 4, 2 : *eo quod* et non *es quod*.

Si l'on peut émettre quelques critiques — du reste fort limitées — à l'égard de l'édition proprement dite, on ne peut que rendre grâces à G. Gasparotto pour le commentaire qu'il propose. Les *Étymologies* sont un ouvrage difficile, non seulement parce qu'elles font référence à des réalités techniques relativement précises (la compréhension du livre XIII suppose un minimum de connaissances sur le savoir cosmographique et hydrographique de la fin de l'Antiquité), mais aussi parce qu'Isidore compile des sources extrêmement variées, selon une logique qui n'est pas nécessairement claire. Aussi est-il presque impossible de lire cette œuvre sans un commentaire qui rende compte des *realia* et qui compare le texte isidorien à ses sources. C'est là le grand mérite de ce volume, et c'est la justification même de cette entreprise lancée il y a déjà vingt ans, dont on ne peut que souhaiter l'avancement.

Jacques Elfassi.

Bibliotheca Teubneriana.

M. Tvllivs Cicero, *Scripta quae manserunt omnia*, fasc. 17, *Orationes in L. Catilinam Quattuor*, rec. Tadeusz Maslowski : Munich & Leipzig, K.G. Saur, 2003, lxvi & 108 pages.

La nouvelle édition des *Catilinaires* dans la prestigieuse *Bibliotheca Teubneriana* se présente à nous munie d'un appareil érudit impressionnant, on pourrait presque dire : intimidant. Et pourtant, comme il est d'usage dans la collection, le lecteur n'apprendra rien ici sur les données biographiques ou historiques ; il n'est nullement question du déroulement de la célèbre conspiration, ni de l'impact, réel ou supposé, des discours de Cicéron, ni de leurs modèles littéraires ou de leur

réception. Le propos de l'auteur se concentre exclusivement sur le texte dans sa plus stricte littéralité : comment il nous a été transmis, comment il a été édité, comment il convient de l'éditer aujourd'hui pour que nous puissions le lire à notre tour, avec le moins de risques d'erreur possible.

Depuis les éditions de C. Halm, Zurich 1854, et de H. Nohl, Leipzig 1886, les manuscrits des *Catilinaires* ont été classés en trois familles que l'on distingue par les lettres α, ß et γ. La valeur respective de ces familles a été diversement appréciée ; T. Maslowski fait l'historique de ces vicissitudes, en passant par les éditions de Peterson, de Clark, dont les écarts sont minimisés avec indulgence, et de Reis. En même temps, pendant tout le XX^e^ siècle, des fragments de papyrus apportaient des éléments nouveaux. T. Maslowski entreprend donc, à partir de la page XIV, de décrire en détail les principaux manuscrits disponibles, famille après famille, pour aboutir à des stemma partiels : pour la famille α, page XXXIV, pour la famille ß, page XXXVIII, pour les manuscrits du groupe γ, page XLV.

Vient ensuite la description des papyrus bilingues — ils offrent avec le texte latin une traduction mot à mot en un grec tardif — trouvés en Egypte. Ils sont au nombre de quatre, le plus important étant le papyrus de Barcelone, B, celui-là même qui contient également le texte de la célèbre 'tragédie' d'Alceste, laquelle fut une des découvertes textuelles majeures de ces dernières décennies. Quoique fort corrompu, B apporte en plusieurs endroits des leçons nouvelles, meilleures que celles qui avaient été retenues jusqu'à présent, comme on verra par un exemple ci-dessous. La question est maintenant de savoir jusqu'à quel point les hyparchétypes des trois familles de manuscrits ainsi que les papyrus (qui sont des IV^e^ et V^e^ siècles) se rapprochent de l'archétype, et donc du texte de Cicéron lui-même. La réponse ne peut être que nuancée, et on voudrait citer *in extenso* un paragraphe de la page LII, dans lequel T. Maslowski souligne la nécessaire prudence, le pragmatisme et même le flair dont il faut user, si l'on veut aboutir à une édition vraiment satisfaisante. Il cite en exemple l'intuition remarquable dont fit preuve Charles Estienne (Carolus Stephanus) dans son édition parisienne de 1554, où il privilégiait les manuscrits de la famille α, ce qui à l'époque ne convainquit personne : *surdis cecinit*, comme dit joliment T. Maslowski, après Virgile, Properce et d'autres.

Le texte des *Catilinaires*, numéroté ligne par ligne (ce qui permet des références plus précises), est accompagné en bas de page d'un appareil de *testimonia*, ainsi que d'un riche apparat critique dans lequel les lettres désignant les trois familles de manuscrits font office de sigles collectifs. On peut regretter qu'en l'absence d'un véritable commentaire, l'auteur soit amené en bien des endroits à justifier longuement ses choix textuels dans l'apparat critique, ce qui a l'inconvénient d'encombrer celui-ci et de le rendre moins lisible. C'est le cas, par exemple, en I, 24, où on lit *: cui domi tuae sacrarium* (ici les manuscrits ajoutent *scelerum* ou *scelerum tuorum*) *constitutum fuit*. Clark, que suit A. Haury (coll. Erasme), avait corrigé en *sceleratum* ; Halm avait préféré supprimer ce mot (ou ces deux mots), et T. Maslowski lui emboîte le pas : il n'est pas sûr qu'il ait raison. Prenons un autre exemple : en II, 19, les manuscrits ont *magnam concordiam*, *maximam multitudinem* ou (famille α) *maxima multitudine* ; T. Maslowski imprime *magnam concordiam maxima in multitudine*, ce qui sonne fort bien et paraît très cicéronien, mais est moins facile à justifier du point de vue paléographique que la solution de la première édition de Halm, *magnam concordiam <in> maxima multitudine*.

Ce ne sont là, dira-t-on, que des détails ; il arrive pourtant que les découvertes de ces dernières années apportent vraiment du nouveau. C'est le cas en II, 20, où, dans une énumération, on lisait *praediis lectis* ; ce n'était pas très satisfaisant, mais il fallait bien s'en contenter. Et voici que le papyrus B apporte la solution, confirmée par des passages parallèles dans l'œuvre même de Cicéron : c'est *raedis*,

lecticis ! Cette nouvelle leçon paraît si évidente — 'palmaire', comme on dit — qu'on se demande comment il se fait que les philologues n'y ont apparemment jamais pensé. A l'inverse, en IV,11, T. Maslowski accepte la conjecture plutôt hardie de Kornitzer, dans une recension de 1885, consistant à remplacer *p.R.* ou d'autres leçons qu'offrent les manuscrits, et qui donnent une phrase incompréhensible (A. Haury met une *crux*, et s'en excuse en écrivant : *Locus desperatus, sensus liquet*), par *prohibebo*, qui paraît convenir pour le sens et la syntaxe, et dont la mutilation en *p.R.* a pu naître, dirons-nous, du voisinage de *obtinebo*. On reste néanmoins un peu sceptique, d'autant plus que dans l'apparat, qui paraît peu cohérent sur ce point, l'auteur suggère également la leçon *remouebo*.

Condamné par les usages de la Collection Teubner à ne s'exprimer qu'en latin, T. Maslowski s'en tire brillamment et se permet même, p. xxx, un *esse uideatur* du plus bel effet. Il nous offre aussi une riche bibliographie, une liste des éditions des *testimonia*, une *appendix orthographica* et un *index nominum*. On demeure confondu devant le savoir et la somme d'informations que recèle ce mince volume : nul ne pourra plus désormais travailler sur les *Catilinaires* sans se référer au texte de T. Maslowski, quitte à le critiquer en quelques rares endroits.

Hubert Zehnacker.

Éditions diverses.

Plauto, *Anfitrione*. Prefazione di C. Questa, introd. di G. Paduano, trad. di M. Scandola (BUR, Classici Greci e Latini) : Milan, Rizzoli, 2002, 222 pages.

Après l'introduction de C. Questa (voir mon compte-rendu du *Persiano*, dans la même collection), sous le titre « Identità e Verità », G. Paduano commence par rappeler l'*Hélène* d'Euripide, autre exemple dramatique d'un sosie fabriqué par la divinité, mais marque la différence, Euripide commençant sa pièce lorsque le dédoublement trompeur s'évanouit, Plaute bâtissant son intrigue sur la continuation et les effets de cette tromperie divine, effets que G. Paduano analyse. Le texte est celui d'A. Ernout. La traduction de M. Scandola présente les mêmes qualités que pour le *Persa*.

Jean-Christian Dumont.

Plauto, *Il Persiano*. Prefazione di C. Questa, introd. di E. Rossi, trad. di M. Scandola (BUR, Classici Greci e Latini) : Milan, Rizzoli, 2003, 208 pages.

Chaque volume de la BUR consacré à Plaute est précédé d'une introduction de C. Questa, en principe toujours la même, mais qui s'est enrichie au fur et à mesure des publications. Dans les dernières, sont envisagés la biographie de Plaute selon les sources anciennes et la critique moderne, le fonctionnement du théâtre romain, les grands traits de la dramaturgie plautinienne et la survie de Plaute. Dans cette excellente introduction, on regrettera seulement que, parfois, sur des points incertains, C. Questa présente ses positions personnelles, parfaitement légitimes, comme celles de la critique moderne unanime : la naissance à Sarsina (page 8) peut, elle aussi, au même titre que l'esclavage pour dette, être une invention des biographes anciens à partir des comédies, et la thèse d'une origine campanienne, présen-